

Sur Isaïe 60,1-6

Si l'on veut comprendre exactement le sens des mots, on découvrira que ce sont les hommes eux-mêmes qui ont été appelés « moutons, bédouins et chameaux » (Is 5,6-7). Car il n'a pas dit : « Ils conduiront des chameaux », mais : « Viendront des troupeaux de chameaux et ils te couvriront, les chameaux de Madian, et tous les troupeaux de Kédar se rassembleront pour toi ». Le texte enseigne donc que même les gens fort dépourvus de raison auront part à la lumière de la connaissance de Dieu. Et qui plus est, ce ne sont pas des présents dépourvus de raison qui seront offerts sur l'autel, dit-il, mais des présents « acceptés », c.à.d. « agréables ». La voix du Seigneur dit en effet : « C'est un sacrifice d'action de grâces qui me glorifiera », et « Offre à Dieu un sacrifice d'action de grâces ». (Ps 49,23.14).

Théodoret de Cyr, Commentaire sur Isaïe, sect. 19, 1, p. 121-131.

Isaïe 60,2-5 : Le Seigneur a mis fin à la domination des Babyloniens, et les a livrés, en guise de ténèbres, au siège de leur cité et à l'esclavage, tandis que, dans le cas de Jérusalem, il a montré sa propre puissance en réveillant cette ville et en la rendant illustre. Mais il a également accompli cette même action au sujet de la sainte Église : il a livré à la honte et aux ténèbres ses persécuteurs, tandis qu'il l'a rendue illustre. ... La lumière de la sainte Église de Dieu a, en effet, illuminé les nations et guidé les rois vers la vérité. ... Le v. 5 ne s'applique pas non plus aux Juifs : quelles sont, en effet, les nations et les peuples dont la richesse leur a été apportée ? L'Église de Dieu, au contraire, reçoit les offrandes que l'on présentait jadis aux démons, et la mer, jadis pleine d'amertume, que forment les nations, depuis qu'elle a été adoucie par le bois de la Croix (Ex 15,25) du Sauveur et qu'elle a subi cet extraordinaire changement, offre à l'Église de Dieu ses présents.

Théodoret de Cyr, Commentaire sur Isaïe, sect. 19, lignes 42-58, 76-82.

La femme vêtue du soleil qui apparaît dans le ciel, portant une couronne faite de douze étoiles, aux pieds de qui la lune avait sa place, la femme en proie aux douleurs du mal d'enfant (Ap 12,1-2), c'est proprement, en toute exactitude de terme, notre Mère (l'Église), ô vierges, en tant que puissance en soi, distincte de ses enfants : celle que les prophètes, dans la vision qu'ils eurent des temps futurs, ont appelés tantôt Jérusalem, tantôt l'Épouse, tantôt la Montagne de Sion, tantôt Temple et Tabernacle de Dieu. La Puissance qui dans le prophète est appelée à s'illuminer, lorsque l'Esprit par sa voix lui crie : « Illumine-toi, illumine-toi, Jérusalem ! Voici que ta lumière, etc. » (Is 1-4), cette Puissance ; c'est l'Église : les enfants qu'elle s'est donnée en masse dans le baptême accourront vers elle de tous côtés après la résurrection ; c'est elle que baigne la lumière qui n'a point de déclin, qui est drapée dans l'éclat du Verbe comme dans un vêtement qui l'enveloppe, trouve en tout cela une joie. La lumière est sur elle comme un vêtement (Ps 103,2) : de quelle autre parure plus estimable, ou plus inestimable, convenait-il que fût parée la reine, pour être conduite comme épouse au Seigneur, et se voir, de ce fait, objet de l'invitation de l'Esprit ? Poursuivez et voyez par les yeux de la pensée une femme majestueuse, dans l'appât qui est celui des vierges pour leurs noces ; sa beauté pure et sans tache rayonne, plénière, durable, et il n'est pas de lumières que n'égale son éclat, car c'est la lumière même qui la revêt comme une tunique, et en guise de pierres précieuses ce sont des étoiles scintillantes que son front porte comme parure.

Méthode d'Olympe, Le Banquet, 8^{ème} discours, n. 183-185.

La prédiction d'Isaïe comporte simultanément trois sujets : elle prophétise, comme dans une esquisse, la reconstruction de Jérusalem, qui eut lieu sous Cyrus et sous Darius ; puis, comme dans une peinture que rehausse un assez grand nombre de couleurs, elle montre aussi les contours plus exacts de la vérité, la splendeur de la sainte Église ; néanmoins, elle fait également voir par avance l'original même de la peinture, c.-à-d. l'existence future et la cité céleste. Cette distinction, le divin Paul nous l'a, à son tour, enseignée : « La Loi avait, en effet, l'ombre des réalités à venir, dit-il, et non l'image même de ces réalités » (He 10,1). Or il appelle d'une part « réalités à venir »

cette vie immortelle et exempte de chagrin, cette existence sans vieillesse et libre de tout souci ; il appelle d'autre part « image des réalités » l'organisation de l'Église qui, durant la vie présente, imite autant qu'il est possible les réalités à venir ; il appelle enfin « ombre » la Loi qui les enseigne de façon plus voilée que ne le fait l'Église. Et de fait, les peintres ont sous les yeux l'original qu'ils imitent pour faire leur peinture : ils font en premier lieu une esquisse, puis ils revêtent l'esquisse de couleurs.

Théodoret de Cyr, Commentaire sur Isaïe, Sect. 19, n.1.

Si les prophéties de Balaam ont été introduites par Moïse dans les livres sacrés, à combien plus forte raison ont-elles été recueillies par les habitants de la Mésopotamie, chez lesquels Balaam avait grande réputation, et qui sont connus comme ses disciples en magie ! C'est à lui que la tradition fait remonter, dans les pays d'Orient, l'origine des mages qui, possédant chez eux le texte de toutes les prophéties de Balaam, avaient entre autres : « Il paraîtra une étoile en Jacob, et il se lèvera un homme en Israël » (Nb 24,17). Les mages possédaient ce texte chez eux ; aussi, quand naquit Jésus, ils reconnurent l'étoile et ils comprirent que la prophétie était accomplie, mieux que le peuple d'Israël qui négligea d'écouter les paroles des saints prophètes.

Origène, Homélie sur les Nombres, hom. 13, n.7.

Sur Éphésiens 3,2-6

En Eph 3,6, Paul explique quel est le Mystère du Christ. À ce propos, il faut savoir que les juifs avaient sur les nations une triple prérogative, à savoir : la promesse de l'héritage (voir Rm 4,13 ; Ps 15,5), puis la distinction et l'élection spéciale, entre les peuples de la Gentilité (voir Dt 7,6 ; Ps 99,3), enfin la promesse du Christ (Gn 17,3.7 ; Gal 3,16). Trois avantages que les nations n'avaient pas (voir plus haut Eph 2,12), mais c'est par la foi qu'elles ont obtenu ces trois avantages. Primo, la participation à l'héritage : « cohéritières », dit Paul, confirmé en Mt 8,11 ; secundo, l'assemblée spéciale des fidèles : « et concorporées », annoncé en Jn 10,16 ; tertio, la participation à la grâce promise : « et coparticipantes de la promesse » faite à Abraham (Rm 15,8).

Thomas d'Aquin, Sur Éphésiens, chap. 3, leçon 1, v. 6.

Eph 3,2 : ce verset a deux sens. Ou bien : Si vous avez compris le don de l'apostolat des païens qui m'a été confié ; ou bien : Si vous avez compris qu'il m'a été donné de gérer les dons de la grâce par la communication des sacrements. Aux v. 3-4, l'apôtre a connu ce mystère par une révélation. Cette connaissance est certaine, parce qu'elle ne vient pas de l'industrie humaine, ni de la pensée de l'homme, laquelle est sujette à faillir, mais par la Loi divine qui possède la suprême certitude, c.à.d. la Révélation ; ensuite cette connaissance est complète, car elle fut révélée si parfaitement à l'apôtre, qu'il lui a suffi de la dire en peu de mots pour être clairement compris ; enfin cette connaissance est suréminente, parce qu'elle n'a été révélée qu'aux apôtres : ceux-ci, en effet, la reçurent immédiatement du Fils de Dieu, virent sans voile la gloire du Seigneur, et furent établis pour être les exécuteurs et les gérants du Mystère.

Résumé de Thomas d'Aquin, Commentaire sur Éphésiens, III, leçon 1.

Si le mystère passé autrefois sous silence a été manifesté aux apôtres par les écrits des prophètes (Rm 17,25-26), et si les prophètes, étant intelligents, ont compris les paroles de leur propre bouche, les prophètes savaient ce qui fut manifesté aux apôtres. Et, parce que cela n'avait pas été révélé à la foule, pour ce motif, Paul dit : « Il n'a pas été découvert aux fils des hommes dans les autres générations, comme il a été révélé maintenant dans l'Esprit à ses saints apôtres et prophètes que les nations seraient cohéritières et membres d'un même corps » (Eph 3,5-6). ... Les prophètes savaient ceci, car ce leur avait été révélé. Mais l'avenir n'est pas dévoilé de la même manière à ceux qui connaissent les prophéties sans les voir accomplies, et à ceux qui en voient le terme sous leurs yeux : ce qui est le cas des apôtres. Ainsi, à mon avis, ceux-ci n'ont pas su les

événements mieux que les pères et les prophètes, et cependant cette parole est avérée pour eux, ... car ils ont non seulement connu les mystères, mais encore saisi leur actualisation grâce à l'évènement accompli.

Origène, Sur Jean, L. VI, n. 25-26.28.

Sur Matthieu 2,1-12

En disant « Où est le roi des Juifs qui est enfanté ? », les mages ne posent pas une question, mais disent leur mépris. Quand des gens qui savent interrogent ceux qui ne savent pas, ils n'expriment pas une ignorance, ils réprimandent des indifférents, ils apostrophent des lâches, ils dénoncent des méchants, ils fustigent des entêtés, ils mettent en accusation des serviteurs qui n'ont pas été à la rencontre de leur Seigneur. Qu'auraient-ils demandé aux hommes, eux que Dieu avait instruits de ce qu'ils cherchaient ? Avaient-ils besoin de la confirmation des hommes ceux qui avaient à leur service les constellations célestes ? De quoi pouvait leur servir la lampe du Temple, alors que du ciel un astre merveilleux les inondait de sa lumière ? « Où est le roi des Juifs qui est enfanté ? », ce qui revient à dire : pourquoi le roi des Juifs est-il couché dans une mangeoire et ne repose-t-il pas dans le Temple ? Pourquoi ne resplendit-il pas dans la pourpre ? Pourquoi ces langes sombres ? Pourquoi caché dans une caverne au lieu d'être exposé dans un sanctuaire ? Les bêtes ont accueilli dans leur étable celui que vous avez dédaigné de recevoir dans sa maison. L'Écriture l'a dit : « Le bœuf connaît son possesseur et l'âne la crèche de son maître, mais toi, Israël, tu ne t'es pas même mis en quête de ton Seigneur » (Is 1,3). « Nous avons vu son étoile ». ... Ce n'est pas un calcul qui la fit voir, mais un rescrit divin. La Providence nous l'a préparée et non la superstition des Chaldéens ; une prophétie judaïque et non un art magique.

Pierre Chrysologue, Sermon 156, n. 3-9.

Il nous faut rechercher pour quelle raison, à la naissance de notre Rédempteur, ce fut un ange qui apparut aux bergers en Judée, tandis que, pour venir l'adorer de l'Orient, les mages eurent pour guide non pas un ange, mais une étoile. C'est que les Juifs usant de leur raison, c'est un être raisonnable comme l'ange qui devait leur annoncer la nouvelle ; mais parce que les Gentils étaient incapables d'user de raison, ce n'est pas une voix, mais des signes qui les amènent à connaître le Seigneur. C'est ainsi que Paul dit : « Les prophéties ont été données pour les fidèles, non pour les infidèles : les signes au contraire sont pour les infidèles, et non pour les fidèles » (1 Cor 14,22). À ceux-là donc, parce que fidèles et non pas infidèles, ont été données des prophéties ; à ceux-ci des signes, comme étant infidèles, non des fidèles. Il est à remarquer en outre que, lorsque notre Rédempteur sera arrivé à l'âge parfait, ce sont les apôtres qui le prêcheront à ces mêmes Gentils ; tandis qu'enfant et incapable encore de former des paroles par les organes de son corps humain, c'est une étoile qui le leur annonce. L'ordre de la raison demandait en effet que des prédicateurs nous fissent connaître par leur parole le Seigneur usant de la parole, et qu'il fût annoncé par des éléments muets lorsqu'il n'était pas encore en état de parler. ... Tous les éléments ont témoigné de la venue de leur Créateur : les cieux l'ont reconnu pour Dieu, puisqu'ils envoyèrent aussitôt une étoile ; la mer l'a reconnu, car elle s'est affermie sous ses pas ; la terre, le soleil, les rochers, l'enfer l'ont reconnu à l'heure de sa mort. Et pourtant le cœur des Juifs incrédules refuse encore absolument de le reconnaître pour Dieu.

Grégoire le Grand, Homélies sur les Évangiles, hom. 10.

L'apparition d'une étoile (Mt 2,1-12), comprise dès l'abord par les mages évoque l'idée que les païens ne doivent pas tarder à croire dans le Christ, ni les hommes, éloignés par leur conviction de la science de la connaissance de Dieu, à reconnaître la lumière qui est apparue aussitôt à sa naissance. En effet, l'offrande des présents a exprimé l'être du Christ dans toute sa signification, en reconnaissant le roi dans l'or, le Dieu dans l'encens, l'homme dans la myrrhe. Et par la vénération des mages se réalise pleinement la connaissance de l'ensemble du mystère : de la mort chez l'homme, de la résurrection chez le Dieu, du pouvoir de juger chez le roi. Dans le fait qu'ils

sont empêchés de revenir sur leurs pas et de retourner en Judée auprès d'Hérode, il y a l'idée que nous ne sommes pas libres de puiser en Judée notre science et notre connaissance, mais que nous sommes invités à abandonner la voie de notre vie antérieure, en plaçant tout notre salut et toute notre espérance dans le Christ.

Hilaire de Poitiers, Sur Matthieu, chap. 1, n. 5.

Afin que, pour leur confusion, les Juifs apprennent des païens eux-mêmes la naissance du Christ, c'est en Orient que se montre l'étoile dont ils connaissaient la future apparition par l'oracle de Balaam, leur ancêtre. Sur l'indication de l'étoile, ils se rendent en Judée, afin que l'interrogation même qu'ils adressent aux prêtres sur le lieu de la naissance du Christ laisse ces derniers sans excuse touchant sa venue. ... Et ils offrent l'encens au Dieu, l'or au roi, la myrrhe à l'homme, comme le dit le prêtre Juvencus. « Renseignés en songe » : ils ont offert des présents au Seigneur, et c'est du Seigneur, et non d'un ange, qu'ils en reçoivent une réponse. ... Ils s'en retournent par un autre chemin parce qu'ils devaient rester totalement étrangers à l'infidélité des Juifs.

Jérôme, Commentaire sur Matthieu, I.

[Avant le transfert des oblats (pain et vin) à l'autel, et donc avant leur consécration], « le prêtre rappelle et représente au-dessus du pain les prodiges accomplis en ce corps du Christ nouveau-né et couché dans la mangeoire. Le prêtre y pose l'instrument appelé 'astérisque'¹ » et dit : 'Voici que l'étoile vint s'arrêter au-dessus de l'endroit où était l'enfant' » (Mt 2,9).

Nicolas Cabasilas, La divine Liturgie, chap. 11, A. 1.

Des mages sort venus d'Orient pour adorer l'Enfant et la Vierge. Voilà le motif de la fête d'aujourd'hui, voilà pourquoi cette solennité et ce discours qui sont pour nous une dette. Les mages virent d'abord ce jour qui, chaque année, est ramené devant nous par la fête. Ils étaient les premiers de la gentilité, nous en sommes le peuple. Nous avons été instruits par la langue des Apôtres ; eux le furent par une étoile, interprète du ciel. Les mêmes Apôtres, comme s'ils eussent été le ciel, nous ont raconté la gloire de Dieu (Ps 18,1). Pourquoi d'ailleurs ne verrions-nous pas en eux le Ciel, puisqu'ils sont devenus le trône de Dieu, conformément à ces paroles de l'Écriture : « l'âme du juste est le siège de la Sagesse » (Sg 7) ? N'est-ce point dans ce Ciel que Celui qui a créé et qui habite le Ciel, a fait retentir son tonnerre et trembler l'univers entier, lequel maintenant est croyant ?

Ô mystère étonnant ! Il était couché dans une crèche, et d'Orient il amenait les mages ; il était caché au fond d'une étable, et proclamé du haut du Ciel, afin qu'ainsi proclamé du haut du Ciel, afin qu'ainsi proclamé dans le ciel on le reconnut dans l'étable, ce qui a fait donner à ce jour le nom d'« Épiphanie », c'est-à-dire « manifestation ». Ainsi mettait-il en relief et sa grandeur et son humilité ; car si les astres le révélaient au loin dans le ciel, il fallait le chercher pour le trouver dans un étroit réduit ; et s'il était faible dans ce petit corps et enveloppé des langes de l'enfance, il n'en était pas moins adoré par les mages et redouté des méchants.

Car Hérode le redouta lorsqu'il eut entendu les mages, encore à la recherche de ce petit Enfant dont le ciel leur avait attesté la naissance. Eh ! Que sera son tribunal quand il viendra nous juger, puisque des rois superbes ont ainsi tremblé devant le berceau de son enfance muette ? Qu'aujourd'hui, les rois soient mieux inspirés, puisqu'au lieu de chercher, comme Hérode, à le mettre à mort, ils sont heureux de l'adorer comme les mages ; maintenant surtout qu'en subissant pour ses ennemis et de la part de ses ennemis la mort dont nous menaçait l'ennemi, il l'a étouffée dans son propre corps ! Toutefois, si un roi impie a tremblé devant lui quand il prenait le sein de

¹ Le terme grec est « ἀστέρικος », qui signifie « petite étoile ». L'« astérisque » est un objet du culte orthodoxe. Il est formé de quatre lamelles rectangulaires disposées perpendiculairement et recourbées en forme de coupole, à laquelle est parfois jointe, pendue en son centre, une petite étoile.

sa Mère, maintenant qu'il siège à la droite de son Père, que les rois aient pour lui une crainte pieuse. Qu'ils écoutent ces paroles : « Et maintenant, ô rois, comprenez, instruisez-vous, vous qui jugez la terre ; servez le Seigneur avec crainte, et réjouissez-vous en lui avec frayeur » (Ps 2, 10-11). En effet, ce grand Roi qui châtie les rois impies et qui dirige les rois pieux, n'est pas né comme naissent les rois de la terre, attendu que la couronne ne lui vient pas de ce monde. Sa grandeur se manifeste dès sa naissance dans la virginité de sa Mère, comme la grandeur de sa Mère éclate dans la divinité de son Fils. Si donc de tant de rois qui sont nés et qui sont morts parmi les Juifs, il n'en est aucun autre que des mages qui aient cherché à l'adorer, c'est qu'il n'en est aucun autre que leur ait fait connaître le langage des cieux.

N'oublions pas, toutefois, combien ce rayonnement de la vérité dans l'esprit des mages fait ressortir l'aveuglement des Juifs. Les premiers venaient voir le Messie dans le pays de ceux-ci, et ceux-ci ne l'y voyaient point. Ils le trouvèrent parmi eux sous la forme d'un enfant sans parole, et eux le renièrent quand il enseignait en leur présence. Accourus de loin, des étrangers adorèrent parmi eux le Christ dans un enfant qui ne disait rien encore ; et eux, ses concitoyens, le crucifièrent dans la vigueur de l'âge et lorsqu'il faisait des miracles. Les uns le reconnurent pour leur Dieu malgré la faiblesse de ses membres, et les autres n'épargnèrent pas même son humanité, malgré la puissance de ses œuvres. Mais devait-on être plus frappé de voir une étoile nouvelle briller au moment de sa naissance, que de voir le soleil s'obscurcir au moment de sa mort ? Il est vrai, l'étoile qui conduisit les mages à l'endroit même où était le Dieu-Enfant avec la Vierge sa Mère, et qui pouvait également les conduire jusqu'à la ville où il était né, disparut tout à coup et ne se montra plus à eux pour le moment. Ils durent interroger les Juifs sur le nom de la cité où devait naître le Christ, leur demander ce que disaient sur ce point les Écritures divines, et les Juifs durent répondre : « A Bethléem de Juda, car voici ce qui est écrit : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre des principales villes de Juda puisque de toi sortira le Chef qui conduira mon peuple d'Israël » (Mt 2,1-6). La divine Providence ne voulait-elle pas nous montrer, par là, que les Juifs ne conserveraient plus que les saints livres, pour éclairer les Gentils et s'aveugler eux-mêmes, et qu'ils les porteraient au monde, non point comme un moyen de salut pour eux, mais comme un témoignage du salut qui nous serait accordé ? Aussi quand, aujourd'hui, nous citons les antiques prophéties relatives au Christ et dont les événements accomplis ont fait éclater la lumière, s'il arrive aux païens que nous voulons gagner de nous objecter qu'elles ne sont pas si anciennes, que nous les avons fabriquées après coup pour donner aux faits l'air d'avoir été prédits, nous ouvrons, pour dissiper ce doute, les exemplaires juifs. Ainsi les païens sont figurés par ces mages à qui les Juifs faisaient connaître d'après l'Écriture la ville où était né le Christ sans qu'eux-mêmes se missent en peine soit de le rechercher, soit de le reconnaître.

Maintenant donc, mes bien-aimés, enfants et héritiers de la grâce, réfléchissez à votre vocation, et puisque le Christ a été révélé aux Juifs et aux Gentils comme étant la pierre angulaire, attachez-vous à lui avec un amour dont rien ne dompte la persévérance. Oui ! Dès le berceau où reposait son enfance, ceux qui étaient près et ceux qui étaient loin l'ont également connu ; les Juifs qui étaient près, dans la personne des pasteurs, et les Gentils qui étaient loin, dans la personne des mages. Les uns sont venus à lui le jour même de sa naissance, et les autres aujourd'hui, d'après ce que l'on croit. S'il s'est manifesté aux premiers, ce n'est point parce qu'ils étaient justes. L'ignorance n'est-elle pas le caractère de ces pasteurs des champs, et l'impiété, la marque de ces mages sacrilèges ? Les uns comme les autres, toutefois, ont été attirés par la pierre angulaire ; car elle est venue choisir ce qu'il y a d'insensé dans le monde pour confondre les sages (1 Cor 1,27), appeler les pécheurs et non les justes (Mt 9,13), afin que personne n'eût à s'enorgueillir de sa grandeur, ni à désespérer de sa bassesse. Aussi n'est-il pas étonnant que les Scribes et les Pharisiens, à se croire trop savants et trop justes, l'aient rejetée de leur édifice après avoir montré, par la lecture des oracles prophétiques, la ville où il venait de naître. Il n'en est pas moins devenu la première pierre de l'angle (Ps 11,22), accomplissant par sa Passion ce qu'il avait indiqué à sa naissance ; et pour ce motif attachons-nous à lui avec ce mur où je vois les restes d'Israël qui doivent leur salut au choix de la grâce (Rm 11,5). Car ces Israélites, qui n'avaient pas à venir de loin pour se lier à la pierre angulaire, étaient figurés par les pasteurs, comme nous qui avons été

appelés de si loin l'étions par les mages, pour n'être plus des hôtes et des étrangers, mais pour être des concitoyens des saints, pour faire partie de la maison de Dieu, pour être bâtis ensemble sur le fondement des Apôtres et des Prophètes, pour avoir comme principale pierre angulaire Jésus Christ même, lui qui a réuni les deux en un (Eph 2), afin de nous faire aimer l'unité dans sa personne, afin aussi de nous inspirer une ardeur infatigable à recueillir les rameaux qui, après avoir été greffés sur l'olivier franc, en ont été détachés par l'orgueil pour s'attacher à l'hérésie, et que Dieu est assez puissant pour greffer de nouveau (Rm 11,17-24).

Augustin d'Hippone, Homélie pour l'Épiphanie.